

Dürrenmatt et Péguy

Romain Vaissermann

Frédéric Dürrenmatt (1921-1990) est l'écrivain suisse le plus lu et le plus joué. C'est un auteur de langue allemande, qui s'exprimait dans un *Hochdeutsch* fortement teinté de dialecte bernois. Par ailleurs peintre, il a notamment écrit des romans policiers et du théâtre.

Il acquiert une notoriété internationale avec ses pièces *La Visite de la vieille dame* (1956) – une milliardaire manipulatrice revient dans son village natal pour commanditer le meurtre de son ancien fiancé et rétablir en contrepartie les finances de la commune – et *Les Physiciens* (1962) – un physicien découvre la formule de la bombe atomique et se réfugie dans un asile psychiatrique pour éviter que son invention ne soit utilisée à mauvais escient –, ainsi qu'avec les adaptations cinématographiques de polars tels que *Le Juge et son bourreau* (1952) – un vieux commissaire de la police judiciaire de Berne enquête sur la mort d'un de ses hommes prometteur et parvient à démasquer deux personnages de son entourage qui menaient une double vie sous des apparences trompeuses – ou *La Promesse* (1958)¹ – cette promesse solennelle que fait un policier de trouver le coupable d'un meurtre mais qui sera le départ d'une enquête qui ne le satisfera jamais vraiment et ruinera même sa vie. Un tel prosaïsme peut sembler fort éloigné et de Jeanne d'Arc et de Péguy ; et pourtant...

La poésie de Dürrenmatt est la part la moins connue de son œuvre. C'est pourtant dans ses vers que son génie de moraliste s'exprime avec le plus de virulence, là aussi qu'il nous confie ce qu'il fut toujours : un ardent pacifiste, objecteur de conscience, apôtre de la résistance passive et artiste perpétuellement en rébellion. Ainsi comprendra-t-on son poème « Dieu et Péguy », composé en 1948 et resté méconnu.

En 1948, Dürrenmatt, jeune marié, est aussi un jeune auteur de deux pièces qui n'ont guère eu de succès : *Les Fous de Dieu* (*Es steht geschrieben*, 1947) – comédie dramatique se déroulant au XVI^e siècle, quand des anabaptistes extrémistes s'emparent de la ville de

¹ Respectivement *Der Besuch der alten Dame*, *Die Physiker*, *Der Richter und sein Henker* et *Das Versprechen*.

Münster et entreprennent par la terreur d'y établir le royaume de Dieu – suscite le scandale ; *L'Aveugle (Der Blinde, 1948)*, qui remet en question l'aveuglement d'une foi immunisée contre toute critique, à l'image de celle de son père, n'attire ni éloge ni scandale. Un duc aveugle, assis devant les ruines de son château (nous sommes en Allemagne durant la guerre de Trente Ans), se croit en sécurité dans la paix qu'il a retrouvée mais devient la dupe d'un inconnu de passage, qui, beau parleur, entretient son illusion...

Attiré par le catholicisme, Dürrenmatt, fils de pasteur, n'a finalement pas renoncé au protestantisme : « Il existe des ordres de persévérer à un poste de combat perdu, pour préparer la reddition de tous. Le protestantisme est un poste de combat perdu du christianisme. »¹ Mais il a renoncé à la préparation d'une thèse sur Kierkegaard et il persévère dans la voie de la littérature. *Les Fous de Dieu* ont enthousiasmé Max Frisch et *L'Aveugle* a attiré l'attention de Karl Barth.

Le poème « Dieu et Péguy », entièrement inédit en langue française jusqu'en octobre 2024, est à la fois un pastiche de Charles Péguy en vers libres et une réplique à un passage fameux du *Mystère des saints Innocents*, où Dürrenmatt voit l'expression d'un nationalisme insupportable – et où nous voyons plutôt un patriotisme nullement agressif.

En le publiant tout récemment en traduction, *Le Courrier de Genève*, « journal généraliste et d'opinion », de langue française, donne à lire un texte curieux² qui, nous l'espérons, intéressera les lecteurs du *Porche*. Son excellent traducteur, le germaniste Alexandre Pateau, est connu pour avoir proposé une nouvelle version française de *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill³, créée par la Comédie-Française. Il interprétera bientôt une « lecture bouffe » tirée de sa traduction de *La Panne* de Dürrenmatt et dont l'avant-première a eu lieu le 26 octobre 2024 à Genève.

Pateau évoque sa traduction de « Dieu et Péguy » et la genèse du poème dans un article que nous donnons *in extenso*⁴ :

¹ Lettre du 8 novembre 1948 à son ami converti Kurt Horwitz.

² Frédéric Dürrenmatt, « Dieu et Péguy », *Le Courrier*, Suisse, Genève, 13 octobre 2024, rubrique « Culture », p. 12. Nous nous sommes simplement permis d'ajouter quelques signes de ponctuation à la fin des vers libres, pour en clarifier la syntaxe.

³ Bertolt Brecht et Kurt Weill, *L'Opéra de quat'sous. Le Film de quat'sous. Le Procès de quat'sous*, trad. A. Pateau, Montreuil-sous-Bois, L'Arche, 2023.

⁴ Alexandre Pateau, « Le mot du traducteur », *Le Courrier*, Genève, 14 octobre 2024, rubrique « Culture ».

La poésie de Friedrich Dürrenmatt est sans nul doute le versant le moins arpenté de son œuvre, qu'on a souvent qualifiée de continent, de planète, voire de cosmos, tant la richesse des thèmes qu'elle embrasse semble inépuisable, tant la fécondité des formes qu'elle engendre continue de nous inspirer. Même dans ses travaux les plus radicaux, les plus résolument burlesques, on trouve des échos directs aux questionnements fondamentaux de l'humanité, et ses textes semblent aujourd'hui résonner avec une urgence plus grande encore qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Dans ses romans et ses pièces de théâtre, le pessimisme de Dürrenmatt – ou pour mieux dire : sa lucidité – est souvent contrebalancé, mis à distance par une ironie salvatrice ; mais dans ses poèmes, il donne libre cours à sa pensée « brute », sait se libérer des ornements et des pirouettes. C'est peut-être ici que son génie de moraliste s'exprime avec le plus de virulence et que sa parole politique se fait la plus tranchante – et l'on y surprend même, au détour de certain vers, un Dürrenmatt grave et lyrique, se détachant comme malgré lui du tragicomique.

Au bas du tapuscrit de « Dieu et Péguy », qui date de 1948¹, on peut lire, de la main de l'auteur : « Peu de temps après la guerre, un poème de Péguy a été publié dans un journal suisse sous le titre "Dieu et la France"². Cette parodie se réfère à ce poème nationaliste et religieux. » Le texte en question était en fait un extrait du *Mystère des saints Innocents*, poème-fleuve publié en 1912, dans lequel Péguy retranscrit l'ardent monologue d'une religieuse conversant avec Jeanne d'Arc :

C'est pour cela, dit Dieu, que nous aimons tant ces
Français,
Et que nous les aimons entre tous uniquement
Et qu'ils seront toujours mes fils aînés.
Ils ont la liberté dans le sang. Tout ce qu'ils font, ils le font
librement.
Ils sont moins esclaves et plus libres dans le péché même
Que les autres ne le sont dans leurs exercices. Par eux
nous avons goûté.
Par eux nous avons inventé. Par eux nous avons créé
D'être aimés par des hommes libres.³

¹ Nous corrigeons ici une erreur de date (*Le Courrier* écrit « 1958 ») sur la base des archives de l'auteur (Berne, Archives littéraires suisses, cote SLA-FD-A-r221-I). – Les Archives littéraires suisses sont une institution créée à l'initiative de Dürrenmatt.

² Publication non retrouvée : cet article, « Dieu et la France / *Gott und Frankreich* », a dû paraître après la Seconde Guerre mondiale...

³ P₂ 817.

On conçoit aisément que Dürrenmatt ait trouvé là un matériau idéal à « parodier » – mais l'on sent bien que cette parodie, chez lui, prend des accents de douleur sincère, et devient le prétexte à une attaque tout aussi ardente des nationalismes et des fanatismes à tous crins, peu importe où ils prennent leur source.

On dit souvent que la traduction d'un poème écrit dans une forme libre est nettement moins ardue que celle d'un poème composé selon des règles strictes (rimes, métrique, etc.). Ce n'est pas toujours vrai. Certes, Dürrenmatt écrit ici en vers libres, mais l'on connaît son talent de poète « classique » et sa virtuosité de chansonnier, dans la droite ligne de Brecht, qu'il admirait ; ce sens du rythme se retrouve aussi dans ses pièces libres, et la lecture à voix haute de « *Gott und Péguy* » permet d'en faire résonner toutes les inflexions, qui épousent évidemment son flux rhétorique.

L'une des difficultés principales d'une telle traduction est d'éviter les préciosités – assonances et rimes involontaires, par exemple – qui naissent presque inmanquablement au moment d'établir une première version brute. Dans cette strophe, par exemple :

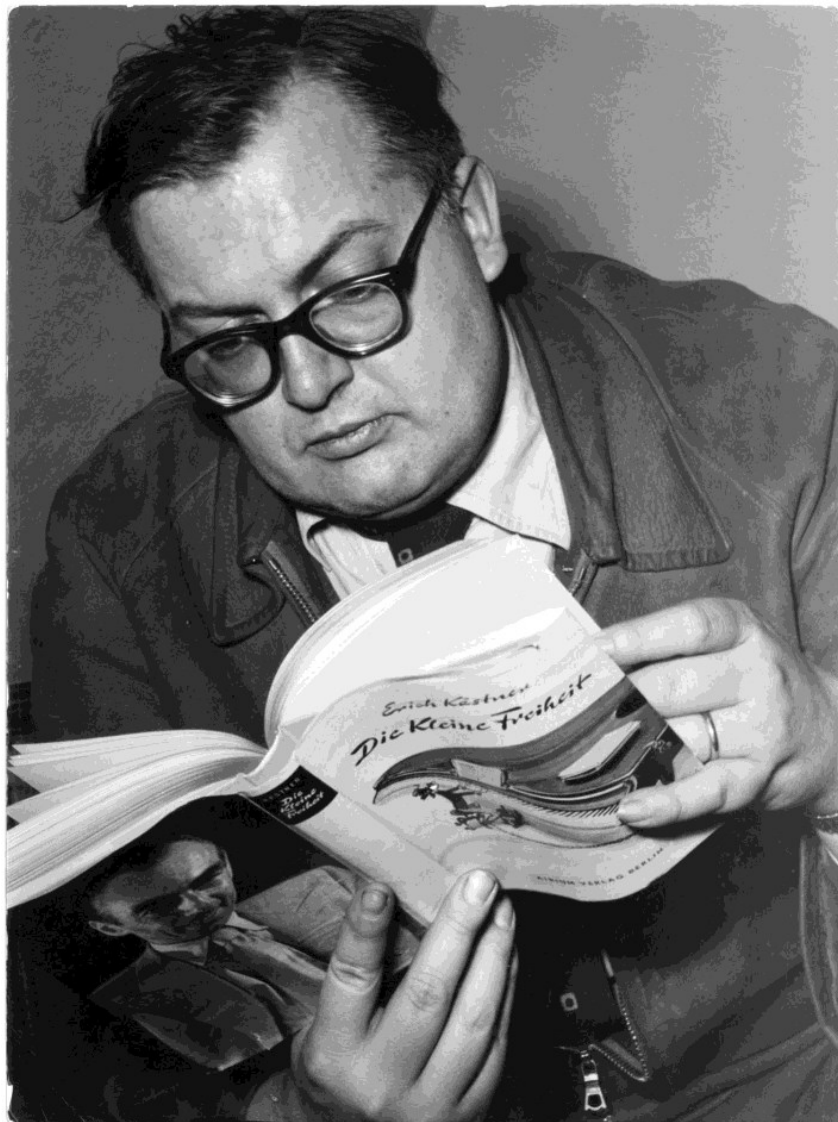
Qui est cet homme-là, dit Dieu, ce Péguy
qui voudrait faire de moi
un nationaliste français,
Cet humain qui prétend savoir ce que je pense ?

J'avais d'abord écrit, pour être plus proche du texte allemand : « Cet humain qui prétend *connaître mes pensées*. » Mais, me rendant compte que « pensées » assonait dangereusement (et assez gauchement) avec « français », j'ai préféré revoir ma copie et opter pour une expression plus sèche et plus orale, qui me semblait mieux rendre justice à la parole sobre et naturelle, « humaine » en quelque sorte, que Dürrenmatt prête à Dieu dans sa relecture du monologue.

Voici désormais ce poème, extrait du recueil *Le Possible est gigantesque*¹, recueil posthume qui se signale par une grande variété de formes, toutes mises au service d'une exploration du monde

¹ Fr. Dürrenmatt, *Das Mögliche ist ungeheuer. Ausgewählte Gedichte*, Zürich, Diogenes, 1993, « *Gott und Péguy* », pp. 7-11. – C'est là que le traducteur français a trouvé notre poème, précédemment paru dans les *Œuvres complètes en trente volumes* [Werkausgabe in dreißig Bänden], vol. 27, Zürich, Diogenes, 1980 ; puis dans *Calamar. Almanach littéraire* [Tintenfisch. Jahrbuch für Literatur], Berlin, n° 20, 1981, pp. 53-56 et enfin dans le dernier volume des *Œuvres complètes* [Gesammelte Werke] de Dürrenmatt, vol. 7 : « Essais. Poèmes » (« *Essays. Gedichte* »), éd. de Franz Josef Görtz, Zürich, Diogenes, 1988, pp. 534-537.

engagée. Péguy en prend pour son grade, certes, bien que l'on puisse également juger que le Dieu de Dürrenmatt ressemble autant à Dürrenmatt que le Dieu des *Saints Innocents* ressemblait à Péguy lui-même. Dürrenmatt lui-même, qui évolua vers l'athéisme en reprochant notamment aux Églises chrétiennes d'avoir accru la peur de la mort par l'invention de l'Enfer, aurait pu se sentir frère d'un Péguy que hanta longtemps l'idée de la damnation... Mais le pastiche est très bien tourné, qui a même réussi – là n'est point son moindre mérite – à franchir la frontière des langues française et allemande. Et la satire a toujours fait partie des meilleures armes de Dürrenmatt, qui disait : « Je ne suis pas un écrivain, je suis un champ de bataille. » Phrase qui indubitablement aurait plu à Péguy !



Frédéric Dürrenmatt lit *La petite liberté* (*Die kleine Freiheit*)
d'Éric Kästners, vers 1952

Friedrich Dürrenmatt

« Gott und Péguy »

Wer ist dieser Mensch, sagt Gott, dieser Péguy
der mich da zu einem französischen
Nationalisten machen will ?
Was gibt er vor meine Gedanken zu kennen ?
Ist er jemals mein Sekretär gewesen
Dem ich meine Briefe diktierte ?

Zwar hat er schöne Verse geschrieben, Gedichte
die bisweilen sogar ich gern lese.
Und er ist tot, ich habe ihn zu mir genommen.
Aber diese Zeilen da
Habe ich verworfen. Sie vermodern
wie sein Leib.
Er soll sie mir nicht in den Mund legen.

Denn ich habe es nicht mehr gern, wenn man
auf die Völker zu reden kommt.
Sie haben mir alle im Verlaufe der Zeit zuviel
Blut vergossen
Das ihre Hände rot färbt. Ich will nichts mehr
von ihnen wissen.

Als ob es nicht genügt, wenn ich jeden Menschen
einzeln begutachte
Ihn hin und her wende, ob nicht doch noch irgend
etwas an diesem verpfuschten Ding
zu gebrauchen sei.

Frédéric Dürrenmatt

« Dieu et Péguy »

Qui est cet homme-là, dit Dieu, ce Péguy
qui voudrait faire de moi
un nationaliste français,
Cet humain qui prétend savoir ce que je pense ?
A-t-il déjà été mon secrétaire ?
Lui ai-je déjà dicté mes lettres ?

Il a écrit de beaux vers, c'est vrai, des poèmes
que j'aime bien lire de temps en temps,
oui, même moi. Et il est mort, je l'ai repris.
Mais ces vers, ceux-là,
Je les ai jetés. Ils pourrissent
comme son corps.
Qu'il ne s'avise pas de me les faire dire.

Car je n'aime plus beaucoup qu'on se mette
à parler des peuples.
Ils ont tous versé trop de sang au fil du temps
trop à mon goût.
Il leur rougit les mains. Qu'on ne me rebatte plus
les oreilles avec eux.

Comme s'il ne suffisait pas que je doive évaluer
chaque humain,
l'inspecter sous tous les angles pour voir si quelque chose
est encore bon à prendre
dans cette créature ratée.

Ohne Blick auf die Etikette, die irgendein
verdrehter Staat quer über seinen Bauch
geklebt hat
Auf der Franzose steht, geboren neunzehnhundert-
zehn als Sohn eines Dramenschreibers und
einer Hebamme
Auch Deutscher aus Dresden, Hinterindier
Amerikaner oder Ukrainer
Etiketten, wie wenn es sich um mehr oder weniger
billige Weinsorten handelte.

Meint man denn, ich sei ein Restaurateur, der hin
und wieder
Im Keller die Völker besichtigt wie eingemachte
Konfitüren
Einen Topf nach dem andern, und die Quitten
den Stachelbeeren vorzieht ?
Als wenn es nicht allein auf jeden Einzelnen
Ankäme
Und wenn sein Urahne Kathedralen erfand
um so schlimmer für den Nachkommen
Wenn er keine mehr findet.

Überhaupt lasse man mich ein wenig mit diesem
Frankreich in Ruhe
Mit diesem Deutschland und England, mit all
diesem ewigen Europa.
Ich bin langsam nicht mehr gut darauf zu sprechen
langsam wird es mir langweilig.

Sans regarder l'étiquette que je ne sais quel
État détraqué a collé en travers
de son ventre.
Français par exemple, né en mille-neuf-cent-
dix, père dramaturge,
mère sage-femme¹,
Ou bien Allemand, né à Dresde, ou Vietnamien,
Américain ou Ukrainien,
Des étiquettes, comme si on parlait de vins
plus ou moins buvables.

Ils croient peut-être que je suis un restaurateur
qui, quand ça lui chante,
Descend à la cave passer les peuples en revue
comme des confitures en pots
L'un après l'autre, et qui préfère
les groseilles aux coings ?
Comme si l'essentiel n'était pas
chacune et chacun.
Et si son ancêtre a inventé les cathédrales,
qu'il ou elle ne vienne pas se plaindre
De ne plus en trouver une seule.

Et puis à la fin, qu'ils me laissent un peu en paix
avec leur France,
Avec cette Allemagne et cette Angleterre, avec toute
cette sempiternelle Europe.
Je commence sérieusement à perdre patience ;
tout cela commence à sérieusement me fatiguer.

¹ Aucune allusion précise dans ces données d'état-civil. Il semble douteux que Dürrenmatt pense (inconsciemment ?) à Jean Anouilh (1910-1987), dramaturge, dont le père était tailleur et la mère pianiste, voire à Jean Genet (1910-1986), dramaturge lui aussi, dont le père est inconnu et la mère femme de chambre.

Langsam werden mir die Menschenfresser fast lieber
die da irgendwo im Urwald
Im Streit um ein Kamel mit zwei Höckern oder
um einen halbvermoderten Elefantenzahn
Den unnachgiebigen Angehörigen eines fremden
Stammes kurzerhand gar kochen.
Sie beten wenigstens nicht mich an, wie es diese
Europäer vorgeben
Sondern einen Götzen mit sieben Armen und fünf
Beinen
Ein Monstrum, bei dem man nicht weiß, was vorne
ist oder hinten.
Da kann ich doch wenigstens mit gutem Gewissen
diesen armen Schluckern vergeben.

Während diese Franzosen und Schweizer katholische
Aktion betreiben oder reformierte theologische
Zeitschriften herausgeben
Aber nicht den Glauben haben, den ich nun endlich
einmal bei ihnen sehen möchte
Den Glauben, der Berge versetzt.

Ist irgendwo schon ein schlimmeres Durcheinander
gesehen worden als in diesem Europa ?
Solch ein heilloses Kreuz und Quer von Dummheit
und Brutalität, solch ein Wust an unklarem Denken ?
Zuerst haben die Spanier gemordet, dann fingen die
Franzosen an
Jedes Volk immer tüchtiger und lustiger als das
andere, mit immer besseren Guillotinen.
Dann die Engländer. Schließlich die Deutschen
und Italiener.

Und jetzt, als man schon glaubte, es sei wirklich
einfach nichts mehr anderes möglich als der
Friede
Scheint man sich im Osten zu neuen Blutbädern
vorzubereiten.
Ist es ein Wunder, daß mir alle diese europäischen
Völker gleichermaßen verdächtig vorkommen ?

J'en viendrais presque à préférer les cannibales,
au fond de leur forêt vierge,
Qui se disputent pour un chameau à deux bosses ou
une défense d'éléphant à moitié pourrie
Et n'hésitent pas à faire bouillir les sauvages
d'une tribu étrangère sans autre forme de procès.
Eux au moins ne me vénèrent pas, contrairement
à ce que prétendent ces Européens.
Ils se prosternent devant une idole à sept bras
et cinq jambes,
Un monstre dont on ne distingue même pas le cul
de la tête.
Je peux au moins leur pardonner la conscience
tranquille, à ces pauvres bougres.

Tandis que ces Français et ces Suisses qui mènent des
actions catholiques ou publient des
journaux théologiques réformés
N'ont pas la foi que je voudrais enfin,
enfin voir en eux,
La foi qui déplace des montagnes.

A-t-on déjà vu ailleurs qu'en cette Europe
chaos plus effroyable ?
Plus affligeant tourbillon de bêtise
et de brutalité, un tel monceau d'idées fumeuses ?
D'abord ce sont les Espagnols qui ont tué, ensuite
les Français s'y sont mis.
Chaque peuple plus appliqué et plus enjoué que
son voisin, avec des guillotines toujours plus affûtées.
Puis les Anglais. Et enfin les Allemands
et les Italiens.

Et aujourd'hui, alors qu'on osait croire que la paix
était vraiment la seule issue possible,
la seule,
Voilà qu'à l'Est on se prépare, dirait-on,
à de nouveaux bains de sang.
Est-ce si étonnant que ces peuples d'Europe me semblent
plus suspects les uns que les autres ?

Nein, ich habe keinen dieser Morde vergessen
nicht den geringsten und nebensächlichsten
Und keinen General, der sie anordnete, eine
Henry Clay dabei in Brand steckend
Denn ich bin nicht der Gott Frankreichs oder
Deutschlands oder der Sowjetunion
Ich bin ganz und gar nicht ihr Gott, ich bin
nicht der Gott der Sieger – und der Staat
ist immer ein Sieger –
Ich bin der Gott derer, die erschlagen am Boden
liegen.

Darum will ich auch nichts mehr von ihren Kreuz-
zügen hören und ihren besten Soldaten
In wessen Namen sie auch kämpfen. Es klingt mir
zu sehr nach Bartholomäusnacht und der
Inquisition.
Charles Péguy schweige davon. Sie stinken mir
zum Himmel.

Was jedoch in diesem jämmerlichen Europa blieb
in dieser ausgebluteten Halbinsel
Die ich zwischen zwei Meere gepreßt habe
unter dessen Himmel
Immer noch die Völker weiter herumhantieren
im wackeren Glauben
Ich drücke auf immer und ewig die Augen zu
sind die Tränen
Und die Gebete, die hin und wieder zwischen
den Ruinen zu mir hinaufsteigen :
Sie weinen sie alle und in jedem Land beten
bisweilen einige
Denn die Not ist oft groß. Es ist eine
Blasphemie, zu sagen

Non, je n'ai oublié aucun de ces crimes,
pas le moindre, pas le plus infime
Et pas un de ces généraux non plus,
qui les a ordonnés en allumant son cigare¹.
Car je ne suis ni le Dieu de la France ou de
l'Allemagne ou de l'Union soviétique.
Je ne suis pas leur Dieu, pas le moins du monde,
je ne suis pas le Dieu des vainqueurs
– et l'État ressort toujours vainqueur.
Je suis le Dieu de celles et ceux dont le corps est resté
couché au sol, anéanti.

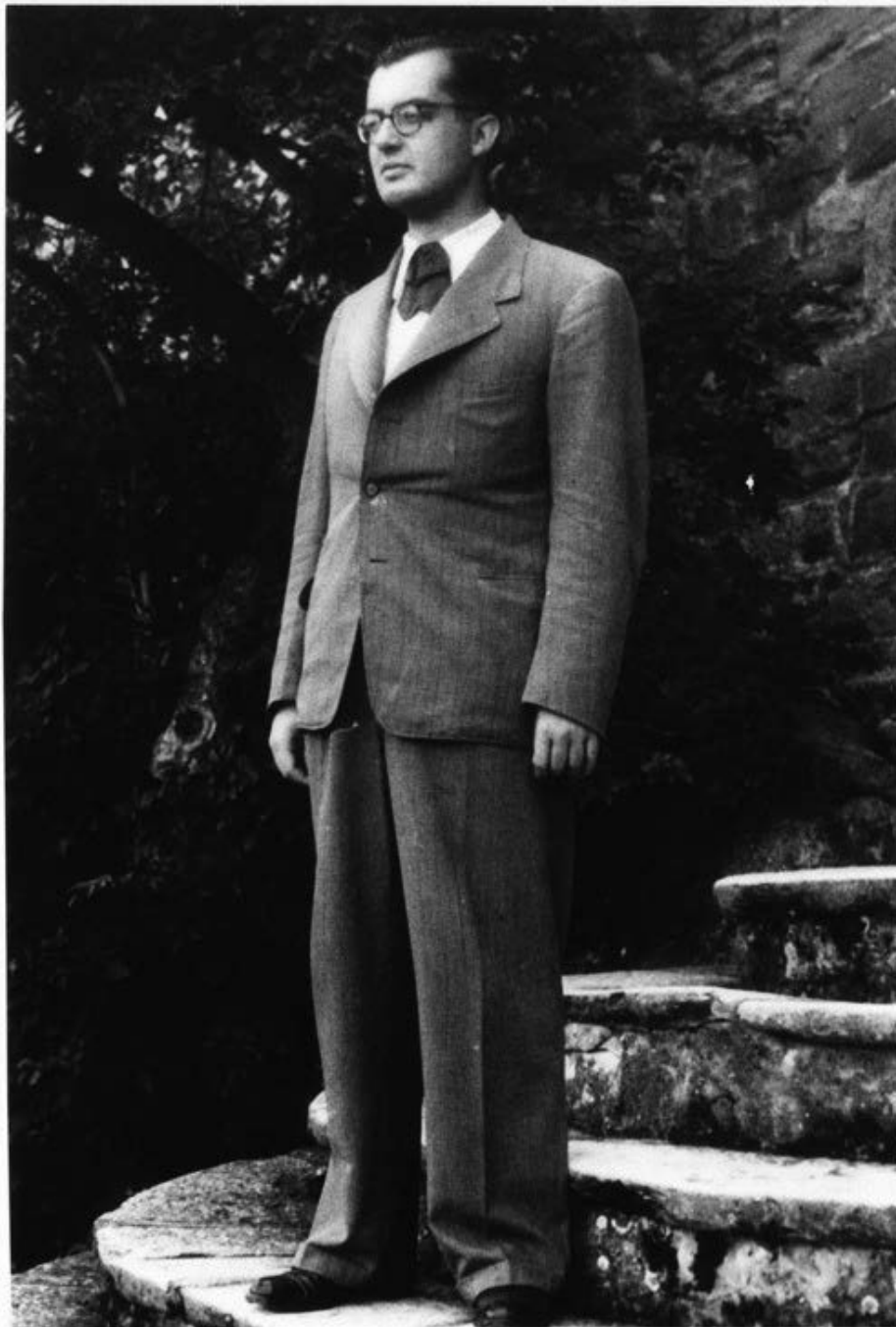
Voilà pourquoi je ne veux plus entendre parler de leurs
croisades et de leurs braves soldats
Au nom desquels ils luttent. Ça sent trop la nuit
de la Saint-Barthélemy et
l'Inquisition.
Et je ne parle même pas de Charles Péguy. Ils m'empuignent
les cieux.

Mais ce qui reste dans cette Europe de malheur,
sur cette presqu'île vidée de son sang
Que j'ai serrée entre deux mers
et dont les peuples
Continuent d'errer sous le ciel
pénétrés de leur foi si solide,
Je ferme les yeux pour les siècles des siècles,
ce sont les larmes
Et les prières qui çà et là montent vers moi
d'entre les ruines :
Ces prières tout le monde les pleure et dans chaque pays
certaines et certains prient parfois,
Car souvent la détresse est grande. C'est un
blasphème de dire qu'un seul peuple

¹ Littéralement : « [...] un de ces généraux non plus / qui leur a ordonné de mettre le feu à un Henry Clay / Car [...] ». Le traducteur ne traduit pas une allusion à Henry Clay (1777-1852) : homme politique américain, élu républicain-démocrate du Kentucky, secrétaire d'État et auteur des célèbres compromis du Missouri et de 1850, ce qui lui valut le surnom de « Grand pacificateur » (« *the Great compromiser* »).

Nur eines der Völker weine ehrbar und
nur eines
Spreche ehrbare Gebete.

Zum Teufel mit den falschen Meinungen
die über mich verbreitet werden.



Frédéric Dürrenmatt vers 1943
(Archives de Verena Dürrenmatt, sœur cadette de « Fritz »)

sait pleurer honorablement
et qu'un seul
fait des prières honorables.

Au diable les fausses opinions
qu'on répand sur mon compte.

Trad. Alexandre Pateau

❧❧❧❧❧